



Johara Berriane.- *Ahmad Al-Tijânî de Fès, un sanctuaire soufi aux connexions transnationales* (Paris :L'Harmattan, 2016), 328p.

Rares sont les ouvrages nourris d'une solide recherche académique qui ont, par le fait du hasard, une résonance avec l'actualité. Alors que son objet propre relève, essentiellement, de préoccupations d'ordre scientifique, l'ouvrage sur *Ahmad al-Tijâni de Fès* jette un éclairage inattendu sur des événements qui bouleversent actuellement plusieurs pays musulmans. Issu d'une longue quête de sens sur des manifestations complexes d'un sacré lié au pèlerinage du sanctuaire du Saint *tijâni* à Fès, le livre tiré de la thèse de Johara Berriane sur les manifestations de la *ṭariqa tijâniyya* dans cette ville, nous révèle opportunément des problèmes qui préoccupent intensément aujourd'hui. Il présente, à première vue, un intérêt évident, surtout pour des spécialistes du fait religieux. En fait, cet ouvrage pourrait aller au-delà du cercle des chercheurs intéressés par les apports des études académiques en la matière: il retiendrait l'attention d'un large éventail de personnes pouvant aller du disciple *tijâni* au simple touriste, du commerçant au diplomate, de l'universitaire au politique. Les centres de pouvoir et les milieux préoccupés par les enjeux géopolitiques et culturels du fait religieux y trouveront les analyses permettant de décrypter le jeu complexe des acteurs spirituels et politiques et l'évolution de leurs stratégies. Voilà donc un pèlerinage concernant le sanctuaire local d'un saint dont les fidèles, en traversant les frontières, lui donnent une dimension transnationale.

Ce saint *tijani* était vénéré de son vivant; depuis son décès, intervenu à Fès, en 1815, ville qu'il avait choisie comme résidence, la visite à son sanctuaire était devenue l'expression d'une mobilité mystique originale. Si le pèlerinage à son sanctuaire et son rayonnement hors frontières sont connus, ils ont cependant rarement donné lieu à des investigations de terrain aussi larges. L'enquête et les interviews ont pris en compte des témoignages concernant aussi bien des pèlerins venus d'ailleurs, que des habitants de Fès qui vivent dans la proximité du sanctuaire. En plus des informations recueillies de première main, les données de l'histoire comme les apports de la recherche anthropologique, ont conféré une épaisseur remarquable à ce travail innovant par ses apports méthodologiques. Cette multiplicité d'approches ouvre de ce

fait des perspectives nouvelles à l'étude du fait religieux lié aux cultes des saints, à un moment où des idéologies radicales entendent en effacer les traces physiques et bannir l'attachement de croyants à leurs intercesseurs sacrés.

Aussi, ce livre vient-il éclairer opportunément, au-delà de son objet propre, et par contraste, un contexte dramatique en passe de peser depuis plusieurs années sur l'évolution de l'islam dans plusieurs pays musulmans. Des groupes réducteurs et destructeurs ayant versé dans la violence prêchent la lutte contre l'exercice paisible de rites traditionnels d'un islam éclairé, expressions pieuses de croyance en la sainteté d'un fondateur d'une *tariqa* mystique. Pratiqué depuis le XIX^{ème} siècle, ce culte s'inscrit en opposition totale aux dérives de ces groupes qui s'autoproclament les seuls détenteurs de la "vérité" religieuse, se présentant comme les gardiens de la pureté théologique et de l'intransigeance doctrinale, imposant ainsi des pratiques religieuses fondamentalistes marquées par la contrition et l'intolérance. Ayant pour objectif de faire table rase des signes d'une piété mystique et populaire, ils veulent imposer par la violence leurs conceptions d'un islam rigoriste, érigeant en dogme la négation des spiritualités liées au culte des saints.

Le second éclairage qu'offre ce travail c'est qu'il illustre, heureuse circonstance, une autre configuration émergente depuis quelques années. Il s'agit d'un événement géopolitique majeur pour le Maroc et pour ses partenaires africains, à la fois sur le plan social, religieux, économique et politique. C'est comme si, à l'opposé de la montée vers le nord de pèlerins, adeptes de la *Zawiyas tïjania* à Fès, venant plus particulièrement du Sénégal, correspond aujourd'hui une autre mobilité inverse. Celle-ci se déployant vers le sud à partir du Maroc, dont l'Etat, pour renforcer ses liens avec l'Afrique occidentale, trouve dans ses relations religieuses traditionnelles avec l'Afrique sub-saharienne, le fondement spirituel ayant marqué ses rapports historiques avec l'ancien *Bilâd As-Soudâne*.

L'intérêt du travail de Johara Berriane ne peut se réduire, cependant, au décryptage d'un concours de circonstances, même si celles-ci sont significatives des tensions religieuses de notre temps. Son objet central est la saisie des implications du vécu de pèlerins venant de loin pour des dévotions liées aux visites d'un sanctuaire enfoui au cœur d'une vieille cité. Ce fait religieux bien connu n'a guère bénéficié par le passé d'une recherche aussi aboutie. Car ce pèlerinage déborde le seul aspect de manifestations de piété et de ressourcement mystique d'individus venant de loin. Il se révèle être l'un des nœuds d'entrelacements d'espaces où se croisent et interagissent des faits religieux et des traditions culturelles confortées par des échanges humains et

économiques locaux, régionaux, trans-nationaux. Interviennent, également à travers ces mobilités, des transferts d'expériences et de ressources, dans des contextes de réels enjeux géopolitiques passés et présents. L'ouvrage épouse opportunément une perspective d'étude en apparence ethnologique. Il s'agit de prendre des faits localisés saisis sur le vif, c'est-à-dire à partir des réalités concrètes du déroulement du culte d'un saint, pour en montrer la richesse de signification. Car la tension des pèlerins vers une aspiration mystique ne se contente pas uniquement d'accomplir un culte. Elle se conjugue traditionnellement avec l'inclination de bénéficier, humblement, des biens de ce bas monde tout en aspirant à la rédemption attendue de leur acte de dévotion.

Le travail de Johara Berriane sur cette mobilité mystique engendre la considération d'autres horizons. Il permet à l'auteure de mettre en évidence comment se tressent les représentations du mysticisme et de la sainteté, de la mobilité des hommes et du levier de leur piété, de leurs sentiments du sacré et de leur volonté d'échange et de vie dans la paix et la concorde.

Elle le fait grâce à ses enquêtes de terrain combinées avec ses recherches documentaires, montrant les multiples facettes de la complexité de cet acte religieux. Elle le fait à la fois d'une manière suggestive et pleine d'intuition, de discernement et de compréhension. Mais elle l'étudie avec rigueur et méthode, en élargissant sa quête de l'ethnographie à l'anthropologie, de l'histoire à la géopolitique, comme des miroirs dans lesquels se reflète la multiplicité des dimensions de ce culte local d'un saint au rayonnement transnational. Pour se faire, l'auteure a déployé des qualités d'analyse et de synthèse qui lui ont permis d'introduire le lecteur au cœur des débats des ethnologues et des anthropologues autour du culte des saints, de leurs théories comme de leur parti-pris, débouchant ainsi sur des propositions de nouvelles perspectives et sur des pistes innovantes pour la recherche dans ce domaine. Cela se manifeste dans la multiplicité de ses démarches, abordant les réalités étudiées grâce au recours à la variété et à la multiplicité d'approches des sciences sociales et humaines. Ce pèlerinage prend alors une multiplicité de significations. Le caractère strictement religieux d'une pratique rituelle en arrive à revêtir des dimensions inattendues. A partir du niveau local comme des espaces émetteurs de pèlerins, la recherche sur la variété d'expressions de ce phénomène est mise en évidence avec beaucoup de clarté. L'auteure appréhende ainsi les contours que prend le déploiement de ce pèlerinage au plan local, à Fès, comme au Sénégal et ailleurs, montrant la dissémination de cette *tariqa tijanie* en Afrique dont le rayonnement s'étend à quelques pays d'Europe, d'Asie et d'Amérique du Nord.

L'étude de la mobilité spatiale et multiforme engendrée par ce pèlerinage fait penser à cette vieille propension des mystiques, adoptée à sa manière par la quête de Johara Berriane. A savoir la *siaha/ziara* des soufis, ces pérégrinations multipliant les visites aux sanctuaires des saints, en vue d'approcher le sacré par les fréquentations de lieux chargés de sainteté. L'intérêt que Johara Berriane manifeste dans cette recherche pour l'espace, la conduit à appréhender l'originalité de la zaouïa à travers l'analyse de la production d'un espace social saisi dans sa triple dimension d'espace "*perçu-conçu-vécu*," conception traduisant de multiples expressions. L'auteure montre, ainsi comment elle allie aux enquêtes sur le terrain, la prise en considération des approches théoriques, entre autres celle de Lucien Lefèvre, sur les différentes représentations de l'espace. La partie méthodologique "de la théorie au terrain" consacrée à la manière dont elle a conçue et conduit ses enquêtes, révèle une grande sensibilité dans sa démarche à l'égard des personnes enquêtées, des lieux visités, des identités déclinées, en interférence avec son propre statut, individuel et national aux multiples visages. C'est une démarche d'anthropologue. Cela la conduit à entreprendre ce qu'elle appelle "*une ethnographie multi-située*" dans laquelle elle insiste sur les enquêtes de terrain et leurs déroulements, comme éléments essentiels pour son objet d'étude, enrichi par la diversité des acteurs, de leurs origines, de leurs provenances et de la variété de leurs lieux de vie, éclairés par le recours aux éclairages d'une abondante littérature.

Il semble qu'un tel intérêt pour l'espace ne soit pas habituel chez les grands anthropologues qui ont travaillé sur les confréries dans le nord de l'Afrique. Jilalli El Adnani, historien, spécialiste de la Tijania, affirme¹ qu'ils ont "presque tous évité une étude ou un contact direct avec les confréries religieuses telles la Wazzâniyya,² la Tijâniyya ou encore la Sanûsiyya ou la Nâsiriyya. Seuls font exception à cette règle Abdellah Hammoudi qui a mené une recherche sur la *zâwiyya* de Tamegrout, ou encore G. Albergoni et E. Evans-Pritchard qui ont eu quelques contacts avec la Sanûsiyya."³ Johara Berriane

1. Jilalli El Adnani, "Le Maraboutisme chez Clifford Geertz," in *Autour de C. Geertz*, L. Addi et L. Obadia édés, (Paris: Editions Archives Contemporaines, 2010), 157-76.

2. Hassan El Boudrari, "Quand les saints font la ville, lecture anthropologique de la pratique sociale d'un saint marocain du XVII^{ème} siècle," *Annales ESC* 3 (1985): 489-508.

3. Abdellah Hammoudi, "Sainteté, pouvoir et société, Tamgrout aux XVII^e-XVIII^e siècle," *Annales, ESC* (3) (4) (1980): 615-41; Evans-Pritchard, E., 1951, *The Sanusi of Cyrenaica* 1949, *Kinship and Marriage among the Nuer*; Gianni Albergoni, "Écrire la coutume: une tribu bédouine de Cyrénaïque face à la modernité," *Études rurales* 155-156, (1984), et surtout son article "Variations italiennes sur un thème français: la Sanusiya," in *Connaissances du Maghreb: sciences sociales et colonisation*, présentation par Jean-Claude Vatin (Paris: CNRS éditions, 1984), 111-34.

s’inscrit donc dans cette dernière lignée qui investit l’espace, le distinguant opportunément des lieux, en l’affectant d’une dimension anthropologique.

La pertinence de ses démarches et l’abondance des références, plus d’un millier de notes et de commentaires de bas de page, attestent que l’auteure fait preuve dans cette quête d’une belle endurance. Non seulement l’endurance dans les enquêtes in situ sur le terrain, mais aussi celle d’avoir fait le point sur ce que la littérature coloniale et anthropologique a produit sur le culte des saints, faisant état de leurs interprétations, de leurs conséquences politiques et religieuses sur les rapports entre sainteté et pouvoir.

L’introduction à ce travail est bien substantielle. Il s’agit d’une présentation claire du fait religieux comme il a été saisi et modélisé par des théories dues principalement à des anthropologues. Leurs interprétations dominantes du soufisme, des confréries et du maraboutisme sont fort bien explicitées. L’utilisation par les politiques coloniales de leurs recherches a commencé depuis la fin du XIX^{ème} siècle. L’analyse et la manipulation des savoirs sur le culte des saints par les autorités coloniales montrent les tentatives d’appui et les étapes de l’emploi des confréries religieuses comme moyen d’encadrement politique des populations. En effet, leurs études ont consisté à interpréter la variété des cultes pratiqués par des communautés tribales et à identifier leurs rituels, lors de leurs pèlerinages à des saints, pour comprendre notamment les significations de leurs cérémonies et la possibilité de leur instrumentalisation politique.

Tout compte fait, les études anthropologiques abondent en recherches, descriptions, analyses et commentaires sur la nature des sources spirituelles de l’Islam et sur les voies de sa pratique. L’identification en Afrique de leurs multiples facettes offre, à partir des résultats des travaux des anthropologues, les moyens de les utiliser plus ou moins directement, en vue de l’encadrement d’une population restée longtemps hostile à la présence d’une autorité étrangère. Johara Berriane a analysé comment les praticiens de la colonisation ont cherché dans la connaissance du fait religieux le point d’appui de leur politique visant à étendre l’influence de l’ordre colonial dans les campagnes. La ville étant alors perçue comme un foyer d’une opposition déterminée à leur domination.

Johara Berriane entreprend de mettre en doute la thèse d’un soufisme attribué à tort par certains anthropologues, au bouddhisme, à l’hindouisme et au christianisme. Elle montre que les réalités des pratiques soufies et la vivacité du culte des saints sont enracinées en terres d’Islam. Devant les limites révélées par les pratiques du terrain, la recherche anthropologique a

eu recours à d'autres interprétations; elle a voulu établir la distinction entre ce qu'elle a considéré comme des signes qui relèveraient de l'orthodoxie dans les pratiques de l'islam rural et les signes vivants de pratiques des ruraux, témoignant selon ses affirmations, d'une époque révolue marquée par un héritage de rituels animistes, résidus de croyances qui auraient perduré, après l'islamisation des campagnes. Et après avoir passé en revue les nombreuses interprétations opposées et paradoxales du soufisme, l'auteur relativise ces explications en montrant à travers les fondations des *Tariqa-s*, que ces institutions malgré des reculs et des retraits relatifs de l'espace public, sont devenues centrales dans la vie religieuse de certains pays. L'exemple le plus éclatant des modalités d'affermissement ou d'émergence d'"élus" de Dieu, ce serait des soufis à qui la population voue respect et vénération. Le soufisme s'avère en somme comme une conséquence du développement du culte des saints, particulièrement en milieu rural, nourri par l'ésotérisme et par la constitution de hiérarchies spirituelles de maîtres soufis. Un soufisme plus *intellectuel* aurait concerné davantage les milieux urbains.

Johara Berriane s'attaque ensuite à la représentation mentale du fait religieux chez les habitants de la ville (chapitre 5) où les variations d'attitude et les ambivalences concernant la place respective accordée au soufisme se retrouvent dans une certaine mesure dans "*le regard des habitants de Fès sur la zawiya de Sidi Ahmad Tijânî*." Chapitre remarquable qui dépasse en intérêt les rapports des riverains de proximité avec le sanctuaire du Saint et leurs perceptions de ses adeptes africains. L'auteure fait preuve d'originalité et de maîtrise des enquêtes qu'elle a entreprises sur la relation au sacré de ces habitants à travers leur rapport à l'altérité d'un culte inscrit dans un lieu, le sanctuaire de Fès, mais déployé à l'échelle transnationale. Elle va cependant plus loin dans ses investigations, dans la mesure où elle décline les caractéristiques de la "religiosité," non seulement des adultes, mais également des jeunes de la ville. Pour cela des enquêtes qui s'appuient sur des méthodes quantitatives et cartographiques vont au-delà des repérages des représentations des habitants. Tout concourt alors à assimiler le Saint à ses adeptes les plus nombreux. La filiation avec les sénégalais s'impose, comme si Ahmad at-Tijânî était un de leurs ancêtres et par conséquent le culte qu'il suscite fait de sa confrérie, la Tijâniyya, une "religion des noirs" et confirmant le concept d'Islam noir, cher à Vincent Monteil.

L'auteure aurait pu utiliser l'adage populaire "*hajj w haja*" pour le titre du chapitre 6 sur les dimensions touristiques du pèlerinage tijâni Fès. L'opinion publique associe toujours les rituelles de dévotion lors d'un pèlerinage avec l'activité de loisir et acquisition de biens pour soi, mais également pour en faire

des cadeaux censés être “chargés de *baraka*.” C’est en somme l’équivalent populaire du classique “*dine wadounia*,” la combinaison du fait religieux à l’action humaine dépouillée de la sacralité attachée au pèlerinage. L’auteure, en réfutant l’affirmation de certains chercheurs, voyant dans le pèlerinage une simple activité touristique, en somme, à caractère laïc, elle inverse même leur interprétation, en associant la ziyâra, la visite au sanctuaire du saint Tijânî à un “tourisme spirituel.”

Ce chapitre permet à l’auteure de faire ressortir de multiples aspects de la conjonction entre pèlerinage et activités touristiques. La “mise en tourisme de la ziyâra” *tijâniya* intervient en fait, tardivement, comme une initiative parmi d’autres d’une politique globale de la promotion de la médina comme un espace la “culture spirituelle” de la vieille cité.

Johara Berriane possède le don de traduire en quelques phrases la quintessence de tout un chapitre, comme celui sur les rapports entre loueurs et hôtes dont elle décrit avec beaucoup de finesse et de bonheur les multiples expressions, dans des pages denses et instructives. Elle relève ainsi des postures chez les uns et les autres, traduisant leur ancrage dans leur culture respective. Elle montre particulièrement et avec beaucoup de justesse, comment “le subsaharien, souvent socialement dévalorisé dans le contexte marocain, représente ici un groupe social au pouvoir économique et au capital culturel élevé, plus riche, plus instruit et parfois aussi plus pieux que le riverain chez qui il loge. Cette inversion des hiérarchies (...) génère un cadre particulier de la rencontre mutuelle, tout en restant un sujet de tensions et de distanciations.” Ses enquêtes auprès des femmes sur les modalités de l’accueil de leur hôtes sénégalaises, sur les amitiés qui se nouent, sur les confidences et les conseils qu’elles échangent, sur les cohabitations qu’elles acceptent quand l’espace est réduit, montrent que la ziyâra n’est pas uniquement une expérience mystique, mais également une relation humaine. Cette rencontre entre citadins et adeptes venant de loin n’est cependant pas dépourvue parfois d’ambiguïtés qui surgissent dans la pratique d’une hospitalité tendue entre les valeurs du don de soi citadin et l’intérêt des retombées économiques. Johara Berriane par son style expressif vous invite, en observateur, à la table réunissant hôtes et habitants qui les logent. Vous pouvez les entendre discuter, apprécier, commenter, partager l’espace domestique, le tout marqué par une convivialité qui abolit pour l’instant d’un séjour les clivages des représentations qu’habituellement les uns se font des autres. Les pages consacrées à ces rencontres éphémères entre loueurs et hôtes, mais qui créent parfois des liens durables, montre la distance entre un tourisme dont on n’attend que les bilans comptables et le nombre de nuitées à l’hôtel ordinaire et la pérennité d’une

autres formes de tourisme qui allie à la fois le ré-enchantement mystique à la rencontre de l'autre, découverte de la société locale et de création des liens de sociabilité. Après la description des aspects multiples que peut prendre la ziyâra sur le plan des formes d'accueil touristique, allant du logement chez l'habitant à la chambre d'hôtel classique, Johara Berriane transcende les modalités matérielles de l'accueil, quel qu'il soit, pour montrer ses retombées inattendues sur les relations qui se nouent entre les réseaux transnationaux des sénégalais, les réseaux sociaux de la Tijâniyya et l'image véhiculée du Maroc comme espace faisant "partie des territoires tijâni sénégalais. Une image qui se reflète par ailleurs dans le rapport des pèlerins aux emblèmes nationaux de la monarchie marocaine."

L'étude de la relation entre la ziyâra et l'activité commerciale des pèlerins marchands ne se réduit pas à relever les caractéristiques d'un "commerce d'opportunité." Elle en fait émerger les multiples aspects allant des vieilles relations historiques du négoce fassi au Sénégal remontant au XIX^{ème} siècle à l'entreprise actuelles des Sénégalais comme marchands exerçant leurs activités entre Casablanca et Fès, pour ramener dans leurs pays essentiellement des produits traditionnels de l'artisanat de l'ancienne cité marchande. Ce qui fait bien apparaître les liens étroits entre négoce et pèlerinage. L'auteure fait bien ressortir l'articulation complexe entre ziyâra au sanctuaire du saint *tijâni* et certains aspects qui en font souligner également le caractère interculturel. Les deux aspects les plus saillants de cette étude est l'intéressante relation du parcours d'une commerçante sénégalaise, *Fatou*, "qui fait désormais partie du décor de la rue de la zaouia où elle a choisi de s'installer quotidiennement." Cette relation est significative à plus d'un titre: elle montre à la fois une plus grande liberté d'entreprendre des femmes sénégalaises, mais témoigne également de leurs capacités de s'insérer dans un tissu socioculturel qui les accueille dans les milieux du négoce local d'objets artisanaux à Fès. Leurs mobilités font de ce commerce, à la fois un échange sud-sud, mais également nord-sud. Tout cela s'inscrit dans un "espace-réseau" pour pèlerins commerçants *tijâni* qui déborde l'échange bilatéral entre le Maroc et le Sénégal. La capacité de ces femmes de s'insérer dans des mobilités complexes combinées avec des associations commerciales, et de se faire adopter, parfois, par leur entourage fassi, comme dans le cas de *Fatou*, est étonnante. Ce qui frappe également c'est le caractère à la fois fragmentaire et organisé, certains pèlerins en ont fait juste un moyen de couvrir leurs dépenses pour la ziyâra et d'autres le conçoivent comme une véritable affaire de négoce. Les produits artisanaux, djellabas et babouches de Fès, sont adoptés comme habillement de dévotion,

ne revêtant pas une pure valeur marchande, mais traduisent un symbolisme religieux qui ne manque pas d'étonner.

Johara Berriane tire de multiples significations de l'adoption de cet habit marocain par les Sénégalais, en faisant valoir des considérations qui sont fort intéressantes mais qui ne peuvent susciter une totale adhésion. "Ainsi, conclue-t-elle, l'habit qui symbolise la nation marocaine au Maroc est perçu par les Sénégalais comme un habit pour la prière et représente donc pour ces derniers un moyen de s'ancrer symboliquement dans la tradition arabomusulmane à travers le pays que leur est religieusement le plus proche [le Maroc]. Cependant, ajoute-t-elle, à côté de l'usage de ce costume pour des cérémonies religieuses au Maroc comme au Sénégal, le vêtement marocain est aussi un signe d'identification à la Tijâniyya."

On se trouve devant deux significations emboîtées: le symbolisme religieux accordé par les Sénégalais à l'habit marocain, avec sa double dimension au Sénégal et l'interprétation de celui-ci, au Maroc. Que les Sénégalais l'aient adopté depuis la fin du XIX^{ème} siècle, son appropriation relève donc d'une vieille tradition où le port de la *djellaba* était un signe d'identité et de résistance pendant l'époque coloniale, cela est évident; au Maroc, les faits sont à nuancer: la diversité de coupes et de tissus est variable à travers le Maroc. Peu de similitude entre la *djellaba* rifaine et la *jallaba* citadine et entre celle-ci et celle portée à Dar Al Makhzen. Cet habit revêt, ailleurs dans le pays, d'autres particularités de formes, de tissus et de couleurs. La prière du vendredi montre d'ailleurs, aujourd'hui, visiblement le recul vestimentaire de l'habit blanc citadin. La signification qui lui est accordée en tant que symbole de la nation marocaine est très récente. Le port de cet habillement n'est devenu une obligation cérémoniale, que depuis l'indépendance.

Le sanctuaire de sidi Ahmad at-Tijânî à Fès rend compte ainsi de l'importance de l'influence de la Tijâniyya comme une institution qui revêt un double caractère: elle est insérée dans un espace partagé, interne et externe. Elle est vécue comme un élément culturel ouest-africain par les Marocains alors que les *tijâni-s* sénégalais s'approprient des traditions culturelles appartenant à la vieille cité de Fès: ce lieu devient ainsi un patrimoine partagé dont les habitudes vestimentaires revêtent des valeurs spirituelles.

L'imbrication entre le local, le régional et le transnational à propos de l'influence de la Tijâniyya, attire indubitablement l'attention sur les implications qu'elle suscite ou induit dans les relations entre Etat et institutions confrériques. Le mérite de l'ouvrage de Johara Berriane, par sa

densité d'informations, de réflexions, de suggestions et de propositions, dont nous avons essayé de suggérer quelques traits majeurs, est qu'il incite à la comparaison de ce que l'actualité offre dans le domaine du rapport du pouvoir politique avec l'influence religieuse d'institutions dont la force réside dans l'attachement et le culte de leurs disciples. Une très intéressante comparaison du rapport pouvoir/confrérie pourrait être menée entre le Maroc, le Sénégal et la Turquie, par exemple. Malheureusement la nature d'un compte rendu d'ouvrage n'offre pas assez de place pour le permettre.

Concluons donc en disant que la lecture de l'ouvrage de Johara Berriane montre heureusement que le culte de la *Zaouia Tijânie* favorise la compréhension d'un soufisme, saisi dans la richesse de ses dévotions, la liberté de son exercice et les manifestations religieuses et humaines de ses pratiques qui rapprochent beaucoup plus qu'elles ne différencient des croyants appartenant à la même communauté musulmane. La contribution de cet ouvrage dense et suggestif révèle d'une manière raisonnée, riche d'approches et de suggestions en matière de problématiques et de méthodologie, des pistes nouvelles de recherche pour la compréhension de l'anthropologie du sacré saisie dans le temps long comme dans l'histoire présente. Un livre agréable à lire et devrait inciter à le relire, tellement son contenu est riche en significations.

Mohammed Naciri
Université Mohammed V de Rabat